

Littérature de murailles

Jacqueline BILLIEZ *

La spécificité des tags et des grafs réside dans les rapports qu'ils entretiennent avec l'espace de la ville : il jouent le rôle d' "amplificateur de la vie publique et sociale". Mais ils ne sont pas sans "ancêtres" que l'anthropologue Th. Monod a étudié lui dans le désert.

Quels que soient les lieux et les temps, les hommes laissent des traces de leur passage sous forme d'écritures manuscrites diverses, désignées par le terme générique d'origine italienne *graffiti*. Théodore Monod raconte que, contrairement à une idée reçue, le désert fourmille de peintures, de gravures et d'inscriptions graphiques sur des murailles naturelles ou non (1). En parcourant le désert du Sahara occidental, il découvre en effet des graffiti en caractères tfinâgh récents (alphabet des Touaregs) qui forment de courtes phrases du genre "moi (un tel) j'aime (une telle)" ou des invocations magiques comme "je désire" ou "je possède". Il révèle également que des textes calligraphiés en arabe comportent monotonement "des noms propres, des injures et des propos galants du type "Amour sur la fille d'Abd Allah, écrit par Mohammed Ibn Ahmed", l'exact équivalent du "Toto aime Julienne" de nos palissades". Mais il se console de cette "usuelle littérature de muraille" en décryptant, à l'aide d'un lettré d'une tribu maraboutique rencontré par hasard, les traces manuscrites de deux systèmes d'écritures secrètes, qu'il qualifie alors de "simples divertissements de lettrés, coquetteries d'érudits, fiers de ces fantaisies ésotériques" (2) tout en déclarant qu'il est urgent de travailler sur ces "archives fragiles (...) avant que le temps ait achevé d'en effacer les lignes, souvent illisibles déjà" (3).

Rupture et continuité

La même hâte s'impose pour étudier, ici et maintenant, toutes sortes d'écrits manuscrits illicites, parce qu'ils présentent les mêmes caractéristiques de fragilité et de mystère, dans le prolongement de cette solide tradition qui exploite et décore toutes les surfaces disponibles, roches, troncs d'arbres, bancs, pupitres,

* Sociolinguiste, Université Stendhal Grenoble III

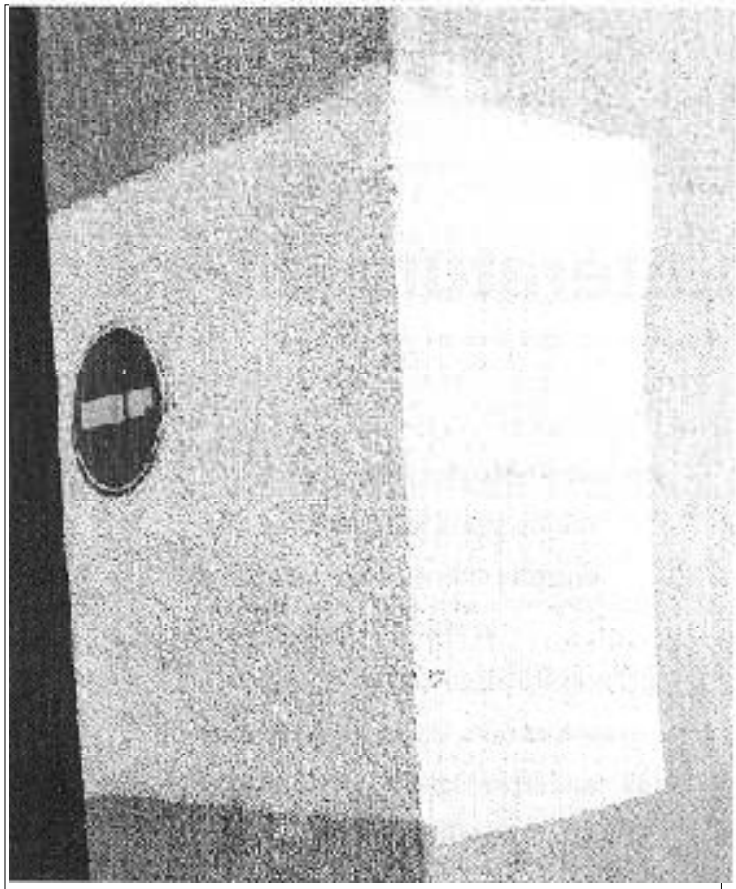
murs, portes, piliers, etc., pourvu qu'elles offrent à leurs auteurs — “les gamins, les désœuvrés, les amoureux et les artistes” selon Théodore Monod — la visibilité la plus grande et si possible éternelle.

Ces pratiques scripturales ne sembleraient donc spécifier ni une époque ni un lieu, puisqu'on en retrouve actuellement les traces dans tous les lieux publics, sur tous les sites touristiques, même les plus reculés des grandes agglomérations.

Aujourd'hui cependant, si leurs auteurs désirent être vus par le plus grand nombre, les lieux de prédilection de ces écrits, qui concentrent à la fois le maximum de supports et de passants, se situent de nos jours au cœur des villes, le long des rues et des voies de transport.

Liées au développement urbain et à l'état de la société actuelle, de nouvelles expressions graphiques se sont récemment développées, en continuité et peut-être aussi en rupture (pour autant que l'on puisse en juger puisque les interprétations épigraphiques et anthropologiques divergent) par rapport à la littérature de muraille millénaire dont parle Théodore Monod. (...)

En effet, depuis une dizaine d'années, le mouvement culturel hip-hop au sein duquel ces inscriptions prennent place est fortement implanté, et pas seulement en France, chez les jeunes nés dans l'immigration (4). Venu des Etats-Unis où il “représente la rébellion des minorités qui revendiquent leurs droits civiques, leur droit à la dignité humaine et leur droit à la différence” (5), il a pris ses racines dans les banlieues des grandes villes françaises. Cependant, contrairement aux images diffusées par les médias, le mouvement n'est plus seulement spécifique de jeunes issus de l'immigration vivant dans les banlieues défavorisées (6) car il est devenu le porte-parole d'une part importante des jeunes de douze à vingt-cinq ans, quelles que soient leurs origines. Les jeunes des banlieues sont aujourd'hui beaucoup plus engagés dans



l'expression musicale (rap, raï, etc.) mais l'association du phénomène “tag” à la banlieue est systématique dans les médias. Il y a beaucoup moins de tags dans les cités (certaines n'en ont aucun) que dans les centres villes, mais lorsqu'une image télévisuelle veut indiquer la banlieue, elle comporte des tags ou des grafs : ce qui est dès lors connoté c'est le vandalisme de la jeunesse qui y habite. (...)

Une inscription sociale ?

Ces pratiques scripturales révèlent sinon des stratégies, du moins un désir de reconnaissance et d'inclusion sociale au même titre que d'autres stratégies langagières et identitaires à l'oeuvre dans les villes.

Cette forme d'expression identitaire, par la signature manuscrite d'un pseudonyme, est apposée illégalement sur toutes les surfaces de l'espace public susceptibles de lui procurer une visibilité maximale avec souvent des signes distinctifs destinés à rendre le

signifiant graphique singulier, lisible des seuls initiés (les tagueurs interrogés ont admiré les signatures illisibles non parce qu'elles représentaient "n'importe quoi" mais parce que les lettrages étaient recherchés au point de dissimuler ainsi les contours habituels des lettres) mais en tout cas visible et esthétique pour tous. En se démarquant par des traits distinctifs complexes et subtils qui permettent aux seuls initiés, les autres tagueurs, d'appréhender et d'apprécier la personnalité propre du tagueur et en marquant ainsi de son empreinte les espaces urbains, le tagueur cherche à affirmer son existence, et à se faire reconnaître pour s'intégrer dans un réseau de relations.

Apposer cette image de soi le long des voies de communication et sur des emplacements risqués et souvent inaccessibles révèle un désir puissant de reconnaissance et de visibilité sociales au point de mettre sa vie en péril pour atteindre une véritable "victoire identitaire".

Manière d'occuper la ville en la parsemant d'empreintes c'est manifester son existence aux yeux de tous et sa volonté de s'inscrire dans un espace social donné, à une place qui lui soit propre. Pour les jeunes nés dans l'immigration (il y en a quand même quelques-uns qui pratiquent les grafs et les tags dans les posses (7), c'est peut-être aussi une façon de faire tomber les limites spatiales du quartier ou de la banlieue et pouvoir dire : "j'existe", "je suis ici", "il faut compter avec moi". Valider son existence et accéder à une reconnaissance jusqu'à la valorisation.

Par cet acte transgressif, non dénué d'un certain cérémonial, par les défis omniprésents liés à la réalisation des tags qui le distinguera, "le sujet choisit d'affronter l'obstacle, de lutter contre sa propre peur. Il est donc poussé par le désir de dépasser des contraintes et des limites internes autant qu'externes, et de faire quelque chose qui le grandisse à ses propres yeux et aux yeux d'autrui" (8)

Reprenant notre invitation de départ à comparer les graffiti décelés dans le désert saharien à ceux des villes modernes, il nous paraît possible, au terme de ce parcours, de faire le point sur cette comparaison, afin de dégager les spécificités éventuelles des écrits manuscrits illicites qui s'offrent aujourd'hui aux regards de l'homme urbain ordinaire. Incontestablement les messages traditionnels perdurent et côtoient d'autres écrits, comme les tags, qui représentent certes des

"signifiants vides" (9) mais seulement pour les non-initiés.

Apparemment les murailles du désert conservent également les traces de ce type d'écriture ésotérique réservée à un réseau d'initiés. Les libertés vis-à-vis du système alphabétique, l'hybridation des codes et tout le travail d'opacification des lettres dans la réalisation des tags et des grafs sont à rapprocher de ces systèmes d'écriture secrète. De même que toutes sortes de scripteurs anonymes sillonnent et piratent l'espace urbain : des amoureux, des désœuvrés, des artistes, des protestataires, des proclamateurs, des fantaisistes, des lettrés dévergondés, etc.

Les spécificités des pratiques scripturales urbaines actuelles semblent alors résider dans les rapports entretenus par les tags et grafs (et leurs auteurs) avec l'espace de la ville.

Dans le trop-plein des "signes pleins" (10) de la ville, l'immixtion de ces signes à la redondance erratique impose une sorte de recodage de la ville. En attaquant toutes sortes de supports, des moins nobles aux plus nobles, en accentuant l'embrouillement entre espaces publics et espaces privés offerts au public, en parodiant les messages médiatiques tout en revendiquant l'illisibilité et l'hermétisme, ils jouent le rôle d'"amplificateur de la vie publique et sociale" (11).

C'est toute l'organisation de la ville et de la vie de l'homme urbain qui est exposée, donnée à voir et peut-être à repenser.



(*) Extraits de l'ouvrage *Des écrits dans la ville. Sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*, de Vincent Lucci (dir.), Agnès Millet, Jacqueline Billiez, Jean-Pierre Sautot, Nicolas Tixier. Ed. L'Harmattan, 1998. (Voir note de lecture dans ce numéro).

(1) Th. Monod, *Méharées*, Babel, Actes Sud, 1ère édition 1989, 1994, p.126.

(2) idem, p. 133-134

(3) idem, p.126

(4) H. Bazin, *La culture hip-hop*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995.

(5) J. Goldstein et A. Perrotta, *Let's move let's tag ! ou la rage du spray*, Institut d'Etudes Sociales, n°31, Genève, 1992, p.7.

(6) M. Fize, *Les bandes : L'entre-soi adolescent*, Desclée de Brouwer, 1993.

(7) Réseaux d'amis

(8) P. Tap, *La société Pygmalion ? Intégration sociale et réalisation de la personne*, Dunod, 1988, p. 241.

(9) J. Baudrillard, "Kool Killer ou l'insurrection par les signes", dans *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.

(10) J. Baudrillard, idem.

(11) P. Charrier, op.cit., p.39-51.